

tout soulèvement commence ici. Les révolutions sont, paraît-il, toujours réussies, car leur but est d'abord de permettre « la prise de conscience de notre capacité essentielle à décider de notre destin » (Kant, 1798). Ce qui a été redécouvert les 20 et 27 septembre c'est la profonde connivence du politique et du soin. Et le devoir de lutter pour maintenir cette entente fondamentale : le droit du soin comme pre-

mière pierre du civisme. Ça ne s'oublie pas.

On poursuivra la désobéissance, si désobéir équivaut à faire entendre que les décisions actuelles sont injustées à la situation, et par là, *injustes*. On continuera à faire de sa seule présence une arme dissuasive, un effort résistant. Devenir un peu plus canari, pour ne pas tourner lemming.

Caracole

Contact et vie de la Gazette

En réponse aux divers éléments de cette gazette ou si vous désirez y contribuer, vous pouvez nous contacter par mail à gazette@philo-vaud.ch !

Le Groupe Vaudois de Philosophie est une association qui perdure et continue de vous proposer divers formats de rencontre des idées et de nos expériences du monde grâce aux cotisations (membre ordinaire CHF 50.- / étudiant CHF 30.-) ou grâce à vos dons.

IBAN: CH97 0900 0000 1002 4722 1

Une fois passée dans vos mains, vous pouvez laisser la Gazette dans votre lieu préféré afin qu'elle y trouve d'autres mains !

Dans le monde, il y a ...

Putain de volutes !

*Le cœur dans ma prière et
le cul fléchi devant les rem-
parts de l'impossible...*

Putain de volutes !

le coeur dans ma prière et
le cul fléchi devant les rem-
part de l'impossible...

La Gazette

Le petit journal du Groupe Vaudois de Philosophie

n° 2 — Novembre 2019

www.philo-vaud.ch

Une politique des « corps politiques » ?

Je suis déjà un vieux corps subjectivé, assujéti, gouverné. Les vieux mots et les vieilles réalités y circulent et l'animent encore, dans un monde social et politique auquel je n'appartiens plus désormais que d'une manière oblique, pour ainsi dire spectrale. Il m'arrive de côtoyer des corps qui évoluent de plein pied dans ce monde, des corps intégrés, mais l'intégrité d'un corps étranger ou en partie détruit (inutilisable, surnuméraire) n'est pas de la même nature que cette intégrité des corps intégrés dans ce monde de manière pour ainsi dire intégrée ou intégrale. Demeure cependant une sorte de communauté d'Espèce qui n'est ni tout à fait sociale ni tout à fait politique, ni tout à fait communautaire ni tout à fait juridique. — Les corps demeurent dans un monde qui n'est pas tout à fait pensable.

Certains des corps que je connais ont souvent froid, parfois faim. Certains tremblent. Certains divergent. Certains peuvent être violents. La plupart de ces corps déambulent, animés par des forces à la fois intimes et exté-

rieures, — mobiles, intentions, velleités, lubies, chimères, une foule de « raisons » dont certaines sont claires, d'autres obscures. Les corps par nature sont visibles, repérables ; audibles, enregistrables. Les corps désormais sont archivés, surveillés ; comptés, identifiés, organisés. Ces corps le plus souvent possèdent des papiers, des passeports. Les corps « autochtones », les « citoyens » ; le spectre très subtil et plus que labile des droits, — des résidents, des « étrangers », des « nationaux » ou des « doubles nationaux », — et ces corps qui sont ici hors de ce maillage juridique et, d'une certaine manière, vital. — *Je fais avec*. Mais comment les autres corps font-ils avec, — avec moi, avec les autres corps, avec les réalités d'ici ? Comment sont-ils visibles ? Comment parlent-ils ? Comment existent-ils ? Comment sont-ils gouvernés ? Comment sont-ils entendus ? Comment sont-ils vus ? Comment sont-ils organisés ? Comment s'organisent-ils ? Une politique des « corps politiques » qui n'est pas absolument

gouvernée, assujettie et commandée par la politique au sens le plus ancien du mot commence avec ces questions qu’il me revient de désirer, — avec le plus de corps possible ; — mais qu’il ne me revient nullement de penser.

Avec le plus de corps possible. Je suis un corps, je ne suis que ce corps, — je n’en démordrai plus. *Avec le plus de corps possible* : avec le plus de présence corporelle possible, moi-même, où je

(Re)faire monde avec nos arbres : au feu !

Au G7 d’août 2019 Macron évoquait la possibilité de conférer un “statut international” à l’Amazonie alors en feu. Carbonaro s’en est étranglé, hurlant à l’ingérence. Cette controverse suscite des questions pour lesquelles s’impose une ébauche de discussion philosophique.

Macron dépuration ?

Au nom de quoi a-t-on un droit sur une ressource naturelle — que ce droit soit d’usage, de destruction, ou d’exploitation commerciale ? La première réponse, classique, est celle du droit de propriété. Elle est complétée par celui de souveraineté : d’une part le droit exclusif d’une nation dite souveraine sur l’ensemble de « son » territoire ; d’autre part, la protection promise par le souverain à tous les propriétaires privés qui s’en partagent la jouissance.

suis. *Avec le plus de corps possible* : moi-même où je suis avec le plus d’autres présences corporelles possible, corps inégaux et égaux à tous égards, différents et semblables à tous points de vue, qui déambulent, divaguent, sont subiectivés, assujettis et gouvernés comme je le suis, *autrement*, — qui, comme moi, désirent vivre, — subsister, exister.

Thierry Laus

Selon cette vue, l’indignation de Carbonaro peut sembler légitime : au nom de quoi cette “ingérence” ? On invoquera soit un néo-colonialisme à la manœuvre dans la proposition macédonienne, soit l’hypothèse d’une limite à la souveraineté d’un État dans l’usage d’une ressource. Auquel cas, le principe auquel faire appel serait celui de non-nuisance. Or la nuisance est ici évidente: la diminution de la capture de CO₂, de la production d’oxygène et de la biodiversité ont des impacts bien connus à l’échelle de l’humanité.

Le soupçon de néo-colonialisme émis par Carbonaro ne conserve-t-il pas cependant une certaine « justesse » ? L’intervention de Macron paraîtra cocasse à l’historien capable de dénombrer les arbres abattus par les populations européennes, et en particulier françaises, durant leur développement pré- et proprement industriel.

contraire à la tristesse et à l’impuissance. Une telle possibilité de re-faire monde ensemble ne peut manquer de réajuster ensuite sur chacune de nos pratiques quotidiennes et de nos engagements. La philosophie ne saurait donc prétendre aider directement en donnant des jolis outils efficaces, mais

Des corps au care

L’autre jour mon père me disait c’est vrai, quand on descendait dans le Sud avant, il fallait s’arrêter toutes les demi-heures pour essuyer son pare-brise tellement y avait d’insectes. Maintenant la vitre (geste balayant de la main) lisse jusqu’à destination. Malgré les grands schémas impalpables et les courbes statistiques austères, c’est ça surtout l’écologie. Sentir l’*oïkos*, son milieu, son « chez-soi », se fragiliser. Que faire ? Convoquer ses forces perceptives et devenir un peu loup, un peu ours, un peu vache ou taureau quand on vous sert une entrecôte, Mais aussi canari. Tenter d’hummer dans l’air le parfum du grison, quand ça péclote autour, quand on doit colmater.

Celles et ceux qui se sont assis et ont crié sur le pont Bessières et l’Avenue de Rhodanie les 20 et 27 septembre sous la nomination « XR » et sous leurs banderoles vertes ou bleues ont pu être appelé-e-s *bloqueurs* et *bloqueuses* (parfois c’est vrai, par quelques passants, sales Vegans ou hippies). Il est aussi sensé à leur sujet

elle peut contribuer à redonner à chacun de la puissance et du plaisir à reforcer leurs propres. De la joie et du plaisir à ne plus avoir honte d’être bizarres ou ignorants, maladroitement mal ajustés au monde, mais plutôt de se réjouir de ce mal-ajustage en créant.

Michel Yanni

de parler de colmatage : avec les corps, les corps d’abord. Ce qui s’est joué, avant les convictions, avant la rage même - ou avec elle - c’est une puissance *des* corps, comme force commune, antagoniste. Ces corps qui ont toujours été des supports d’inscription du pouvoir (pour bien indiquer c’est qui le patron, on marquait jadis les bannis et on suppliciait en public les criminels). Aujourd’hui nos dressages sont subtils : ils requièrent qu’on suive des trottoirs et des avenues, qu’on s’assoit à l’école, qu’on s’entretienne pour l’été. Revenir au corps, c’est montrer que la barque ne peut plus continuer à fuir, qu’il faut sérieusement rustiner les planches.

Nous ne nous étions pas vus auparavant ou très peu. Quelques réunions, à mots couverts, le temps de s’apprivoiser, de s’encourager. Au moment de l’action quelque chose de politiquement *ancestral* s’est joué. Le fait d’être-là et d’être-là *pour*. Soutenir ceux et celles qui étaient démantelée.s et emmené.e.s. Seconder de la voix le chœur des autres et se rendre compte que

situations et des discours particuliers, pour tenter de les replacer constamment sur l’horizon du monde. Il y va bien ici d’un soin particulier, un soin dans la patience des liens et des compositions.

Mais là encore, la philosophie risque de manquer à sa propre tâche pour la recouvrir d’une arrogance technique ou institutionnelle. Pourtant, nous avons des alliés, toutes sortes d’autres pratiques et d’expériences qui ont déjà cherché à ses composer sans nous, et qui ont surtout déjà fait l’expérience de cette nécessaire et fragile bienveillance qu’il faut exercer les unes avec les autres dans nos rapports et entre nos corps. Nous en avons besoin. Comment au contraire certains gestes peuvent encourager à la puissance, faire se partager des récits de nous-mêmes sans les dévaloriser a priori, et pratiquer en somme cette patience qui est un art du temps. Toute “vérité” se déploie dans le temps, et elle ne peut prétendre élaguer brutalement toutes les lentes germinations qui ont contribué collectivement à son émergence.

Se joindre

Dans l’apprentissage de cette patience et de cette bienveillance, je ne suis pas trop sûr d’avoir rencontré beaucoup d’alliés parmi les philosophes de profession. Par contre, j’en ai rencontré parmi les militantes féministes et LGBT, attentives qu’elles sont à ne jamais écraser l’autre et son corps dans le cadre d’une rencontre

ou d’une réunion. Je les remercie au passage.

Il n’en demeure pas moins que la philosophie a pour tâche propre l’expérience du monde, et la production d’un lieu ou d’un espace de composition pour les pratiques et discours issus de cette expérience, et enfin la production a posteriori d’un discours sur cette expérience même de composition, comme une synthèse – toujours provisoire – après coup.

L’auberge philosophique doit être accueillante : elle entend y inviter le monde entier pour pouvoir dialoguer. Mais dans cette auberge, elle doit aussi pouvoir inviter tout un chacun dans sa propre cuisine, pour participer à l’élaboration de ses plats, et elle doit pouvoir lâcher même sa propre maîtrise, pour aller jusqu’à devenir parfois sa propre invitée, prendre place à table avec les autres, et quelque fois aussi prendre la peine de se taire, pour manger en silence sans se croire seule habilitée à commenter tous les plats...

Reste encore à savoir ce que tout cela peut bien nous apporter. La seule création, même provisoire, d’un espace d’échange d’expérience, et de collaboration de pensée constitue déjà quelque chose comme une utopie en acte. Qu’il puisse exister un espace de patience et de bienveillance autour de ce qui nous touche toutes et tous de manière si centrale, c’est déjà une puissance de gagnée sur toutes les injonctions qui nous poussent au

A fortiori puisque cette déforestation ne s’est pas limitée au territoire européen mais s’est largement étendue aux colonies puis aux “néo”-colonies. Bref, de quel droit, après avoir prélevé sans compter dans les réserves biologiques bien au-delà de ses frontières la France ou l’Europe viendrait-elle exiger de ceux qui n’en ont pas encore – ou beaucoup moins – profité qu’ils s’abstiennent de suivre le même chemin ? L’urgence de la situation écologique présente, inconnue de nos “industriels” d’alors, ne résout rien : leur contribution à celle-ci est sans commune mesure et nous en sommes les héritiers – largement bénéficiaires.

Ce geste redouble ainsi la spoliation d’hier par une mainmise sur le commun d’aujourd’hui. Les Brésiliens ont-ils jamais contesté aux Européens le droit d’exploiter les ressources naturelles ? Un État souverain-dominé doit-il être le seul à payer aujourd’hui le prix de notre survie ? Au nom de quoi refuserait-il de le payer si toute l’humanité se trouve menacée d’extinction ? Certes. Cependant, ce prix devrait-il être supporté par les seuls perdants du rapport de force ? S’il s’agit de sauver un patrimoine vital, les « coûts » de sa non-exploitation

commerciale ne doivent-ils pas être supportés par tous ses bénéficiaires ?

Macron désannexions !

Que conclure ? Admettant l’urgence et l’Universalité de l’enjeu sa résolution suppose un “changement de paradigme” dans la conduite de la politique (internationale). L’axe en serait l’inclusion de conditionalités nouvelles dans l’exercice du droit de propriété : rendre illicites, *e. g.*, des usages induisant des dommages écologiques significatifs. Nous n’ignorons plus l’ampleur des menaces de notre avidité extractiviste. De plus, il faudrait substituer à la négociation fondée sur les rapports de force le principe de la délibération démocratique : participative, inclusive et sur une base égalitaire. Cela dans le rapport au commun, commun qu’est par excellence la nature considérée comme la puissance du vivant de se produire et re-produire. Et d’en finir avec ces querelles d’egos de présidents prétendument représentatifs donnant lieu à des éruditions parfaitement ridicules entre Carbonaro, Macron, Trump, et opératrices à terme d’un recouvrement de la question sous les grimaces narcissiques et les insultes sexistes.

Nicolas Zaslavski & Hugues Poltier

La tâche de la philosophie

Pourquoi re-faire monde ? Est-ce à dire que nous ne nous y trouvons pas

déjà ? Que ce monde partagé, il faut travailler à le refaire, le recoudre, toujours à nouveau ? Et le rôle de la philosophie dans ce travail de couture ?

Pour Heidegger, la spécificité même de la philosophie tient à la question du monde. Selon lui la philosophie comme geste, non pas comme discipline constituée tient fondamentalement à la question du monde, ou au monde comme question. Philosophier, ce serait d'emblée s'interroger sur le monde mais plutôt comme une expérience dans laquelle l'entier de ce qui est se trouverait mise en jeu, y compris le questionneur lui-même, et son corps. Philosophier, avant même de devenir une tâche de spécialiste, ce serait se laisser traverser par l'expérience vécue du monde comme ensemble de ce qui est : y compris nous qui expérimentons, avec les arbres et les cailloux, les pensées et les corps.

Mais cette expérience n'est pas de l'ordre d'une pure présence pleine et évidente. Elle est marquée par une absence radicale. Heidegger reprend une parole de Novalis, pour caractériser la pensée comme une *nostalgie (Heimweh)*. Faire l'expérience du monde, c'est en même temps le ressentir comme perdu, et s'efforcer de retrouver un chez-soi, une habitation, qui n'est justement plus ou pas évidente puisqu'il faut toujours à nouveau la retrouver.

“L'objet” de la philosophie n'est est donc pas Un. Sans qu'on puisse attribuer à cet ensemble un contour précis et défini, et sans qu'on puisse lui attribuer une consistance homogène et assurée, il est plutôt quelque chose qui échappe toujours,

qui se soustrait et se disjoint en éclats diffractés, et dont la supposée unité fait précisément question. Je dirais même pluralités de questions, à chaque rencontre et à chaque événement qui nous atteint.

La philosophie est donc d'abord une expérience. Elle n'a pas d'objet précis, et elle ne peut donc prétendre “savoir” de quoi elle parle. Ce qui lui donne d'ailleurs un caractère foncièrement maladroit, voire même ridicule bien souvent. Elle ne s'occupe pas d'un domaine à l'intérieur du monde mais du monde lui-même comme horizon général de toutes ces pratiques. Elle se laisse mettre en mouvement par le monde comme question, et comme sa tâche propre, son enjeu, qu'elle a à élaborer toujours et encore.

Et si rien ne tient ?

Si le monde ne tient pas, alors mon genre ou la sexualisation de mon corps fait problème et n'est pas donnée d'emblée. S'il se donne comme disjoint, alors la planète entière ne peut être simplement soumise à mon appropriation technique, et ma proximité ou ma solidarité “écologique” avec les plantes et les cailloux constitue précisément un enjeu. S'il ne tient pas, alors les frontières mêmes vacillent, et ma qualité d'autochtone devient curieusement étrange ou étrangère. Et les tâches politiques d'aménagement communautaire de ce monde deviennent à leur tour objet de conflit et d'incertitude. Enfin, la circulation

des différents savoirs et des usages du monde ne trouve pas si facilement un lieu familier au sein duquel ils pourraient être facilement harmonisés.

Cela implique également une certaine *temporalité* bien particulière. En effet, le questionnement sur le monde ne peut plus se laisser capter par des urgences d'époque. On va plutôt s'interroger avec lenteur et patience sur la catégorie même d'urgence qui entend nous soumettre à l'actualité. Pour reprendre les mots de René Char : “Là où nous sommes, il n'y a pas de crainte urgente.”

Même lorsqu'elle entend se précipiter du quotidien et des urgences du temps, la philosophie a besoin de temps, et d'une certaine forme de retrait déconnecté. Elle invite à la patience pour mieux revenir avec une sorte de fraîcheur renouvelée sur ce qui est censé nous atteindre, nous concerner. On se retrouvera donc constamment tirailés entre deux temporalités, celle de l'action urgente et celle de la difficile patience, en tâchant de faire de cet inconfort ou de cette maladresse notre enjeu propre.

Faire cheminer la philosophie

Reste à tenter de déterminer ce que la philosophie peut bien apporter aux autres pratiques et aux autres disciplines du savoir. Un risque assez classique consisterait à poser la philosophie comme seule gardienne de la question du Monde, et surtout comme seule garante du lieu

d'articulation des différents discours. Ce serait à la seule philosophie que reviendrait la définition et la tenue du *plateau de jeu* au sein duquel une éventuelle confrontation pourrait avoir lieu.

Pour contrer ce risque, il faut revenir à l'idée de base du philosophe comme expérience fondamentale et corporelle. Si la philosophie s'origine dans cette expérience de base, elle n'en est pas la seule détentrice. Elle peut même facilement oublier cet ébranlement originare en le recouvrant par sa technicité ou son académisme routinier. Nous avons donc besoin d'emblée d'alliés, et ces alliés sont très divers. J'évoquerais l'artiste, mais aussi l'enfant. A titre personnel, je pense à tout ce que peut m'apporter le regard de mon fils de 4 ans...

De la métaphore de l'aubergiste qu'utilise Thoreau, on peut dire qu'avant de préparer son repas et d'accueillir ses invités, le philosophe n'est pas tout seul dans le choix des ingrédients de base. Il dépend même souvent de personnes plus attentives que lui. Ensuite, il y a une douceur et une patience nécessaire pour composer le discours. La philosophie devrait alors être spécialiste du travail de lente composition des discours et des pratiques autour de l'expérience. C'est là la patience du concept, et c'est quelque chose qu'elle peut élaborer selon une tâche propre et spécifique, dans l'attention qu'elle porte à toujours prendre du recul vis-à-vis des